

Léon Gérin

[TRADUCTEUR AUX DÉBATS]

(Extrait, p. 34)



GUIDE DE ma pensée et dans une certaine mesure inspiratrice de ma conduite, la science sociale m'a suggéré à certains moments des résolutions d'ordre pratique. Elle m'a porté, au retour de Paris, à tenter l'aventure d'une entreprise de défrichage et de culture en bordure de la zone montagneuse de Québec.

Malheureusement, au point où en était le développement économique et social du Canada dans ma jeunesse, ni la possession d'un petit domaine rural, ni l'étude spéculative des institutions sociales ne pouvait faire vivre leur homme, encore moins lui assurer des rentes. Aussi bien, me fallut-il à brève échéance me procurer ailleurs un supplément de ressources et finalement me rabattre sur la banale solution d'un emploi du gouvernement.

Or, traducteur des Débats, il y a trente ans, je ne me trouvais pas trop à plaindre. La besogne était dure parfois. Nous étions peu nombreux, et tant que sévit la Grande Guerre, on était très peu disposé à nous fournir de l'aide. D'autre part, séances de la Chambre et discours des députés pouvaient se prolonger, et souvent se prolongeaient outre mesure. Nous arrivions en fin de session joliment fourbus, épuisés.

Comme dédommagement, à l'instar des sténographes du hansard, nous jouissions de notre entière liberté durant l'intersession; et cela faisait vite oublier l'accablement des mois précédents. Ce que l'intellectuel prise au-dessus de tout, plus que les dollars et les dignités même, ce sont des loisirs assez prolongés pour le soustraire à l'obsession de la pensée d'autrui, pour lui permettre de retremper sa matière grise dans la fontaine de jouvence des recherches et des préoccupations personnelles. Afin de s'assurer le privilège de cette résurrection, il consacrera avec joie plusieurs mois à interpréter, polir, habiller de neuf un texte étranger, sous le carcan d'une formule rigide, obscure, parfois vide de sens.

Dans le cours des années, les conditions de notre travail s'améliorèrent sensiblement. Sous l'égide de dignitaires, de fonctionnaires bienveillants, le personnel grossit de plusieurs collaborateurs de choix, en même temps que la longueur des séances et des discours était réglementée. Nous connûmes une ère de prospérité et de faveur, et le complément fut une amélioration sensible du rendement et de la qualité de la traduction. C'est que cette assujétissement du traducteur à gages, tyrannique à l'extrême si on en fait la routine ou la chaîne d'attache d'une cohue de manœuvres, peu fort bien, sous la gouverne d'administrateurs éclairés, avec la collaboration de rédacteurs experts et satisfaits de leur sort, devenir une tâche agréable, source d'agrément, stimulant de progrès intellectuel, même social.

On n'a pas oublié que les instaurateurs de la Renaissance des lettres en France, Amyot entre nombre d'autres, étaient des traducteurs de carrière. On n'a pas oublié que chez nous, dès après la conquête, les premiers à faire valoir le verbe français furent les traducteurs d'un indigeste bagou légal et parlementaire. Or la traduction s'est transmise jusqu'à nous. Les traducteurs de la Chambre dès l'origine ont fait besogne de linguistes. Tout autour de moi, dans notre actuel bureau de la traduction des Débats, je relève les signes d'une mise en œuvre de plus en plus méthodique du vocabulaire. Les marges de maint dictionnaire [*sic*] jaunies par le temps sont couvertes de hâtifs griffonnages; de grands cahiers, des dons d'ouvrages spéciaux, des calepins de notes, attestent le passage, la collaboration de quelque ancien : A.-N. Montpetit, Achille Fréchette, Perrin, notre vénérable Frank Hughes, Labine, Achille Fortier, et d'autres encore dont la science nous est secourable à l'occasion, même aujourd'hui.

De grands cabinets remplis de fiches sont le complément d'une bibliothèque fort respectable de dictionnaires, d'encyclopédies, de lexiques, de glossaires, de vocabulaires, de vade-mecum, de guides, que sais-je encore? Mon propre fichier, qui est loin d'être le plus compréhensif, compte tout près de cinq mille inscriptions; et toutes ensemble elles paraissent présenter assez d'intérêt pour mériter prochainement l'honneur de la publication. C'est du moins l'avis de plusieurs de mes confrères d'entre les mieux en état de juger. L'un d'eux, bien connu du public montréalais, Pierre Daviault, a déjà fait paraître sur les questions de langue ou de langage deux volumes, fruit de son application et de son expérience de traducteur et qui sont très appréciés de tous les travailleurs sérieux du verbe français. Vous voyez donc que traducteur et galérien ne sont pas synonymes.

Source : GÉRIN, Léon (1935), "M. Léon Gérin nous écrit...", dans *La Revue Populaire*, mars 1935, p. 8; 34. Extrait.